



ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

Quand MLP cite Lacan

Il y a bien des usages possibles de la citation, rendre hommage, reconnaître une dette ou y prendre un départ pour lui donner son empan, la déployer, la contrer, ou encore se cacher derrière un autre sur le mode d'un « c'est pas moi qui le dit ». J'en passe. Quand le texte seul n'y suffit pas, l'énonciation de celui qui cite permet de saisir la valeur de ladite citation.

Il y a en outre des usages politiques de la citation. Ainsi Marine Le Pen cite Lacan le 17 mai dernier sur France 2 : « Le réel, c'est quand on se cogne » ; puis d'ajouter : « La France s'est cognée à l'échec de sa politique d'immigration et d'intégration ». Cette citation là consistait à se référer à l'objet de sa désapprobation pour le neutraliser.

Marine Le Pen n'ignore probablement pas l'opposition qu'un certain nombre de lacaniens lui ont manifesté lors de sa candidature à l'élection présidentielle du printemps dernier. Elle l'ignore sans doute d'autant moins que ses lieutenants ont bien accusé réception des Forum anti-Le Pen qui ont alors couvert la France (1). L'entreprise de « rediabolisation » du Front National dans laquelle les médias ne s'investissaient que bien peu avant le printemps fut l'œuvre de psychanalystes, d'intellectuels, d'artistes, au premier rang desquels Jacques-Alain Miller et Bernard Henri-Lévy. Ce sont eux qui rappelaient les origines diaboliques du FN permettant à certains de retrouver une mémoire atrophiée par la normalisation d'un fascisme qui montre désormais patte blanche. Et ce n'est pas seulement un savoir que les psychanalystes mobilisés opposaient alors au FN, mais d'abord une orientation, effectivement lacanienne.

Marine Le Pen n'a alors pas adressé un mot de reproche à cette campagne. Elle l'a plutôt ignorée, laissant ses soutiens manifester leur opposition par la bande, hors des circuits officiels. Mais voilà qu'un an après cette entreprise de rediabolisation, Marine Le Pen cite Lacan qu'elle n'a sans doute jamais lu – ce ne serait pas la première. Le fait qu'un responsable politique cite Lacan, et spécialement cette phrase, n'est pas une première non plus – Laurent Fabius ou Jean-François Copé l'ont déjà cité après que Jacques-Alain Miller l'ait évoquée dans *Charlie Hebdo*, il y a des années. Mais que Marine Le Pen le fasse un an après qu'une foule de lacaniens aient publiquement exprimé leur refus radical de son parti nous en dit long sur sa façon de procéder avec ceux qui s'opposent à elle. Elle n'hésite pas, à l'occasion, à user des mêmes signifiants-maitres qu'eux – *Lacan* en l'occurrence –, les avalant en somme pour faire oublier leur opposition à sa position politique et à celle de son parti.

C'est de cette manière aussi qu'elle se dit l'amie des juifs ou d'Israël quand elle le peut – pas trop souvent néanmoins – juste assez pour faire oublier les origines antisémites de sa formation politique. Si son père n'était pas réputé pour aimer les juifs, MLP n'a-t-il pas toujours dédaigné les néo-nazis, spécialement autrichiens. On pointe les relents de leurs bombances. Qu'importe, elle les présente comme tout ce qu'il y a de plus sympathique et respectable, et continue de se goberger. Les lacaniens ont ébranlé d'une autre façon ses projets d'accéder à la présidence. Qu'importe qu'ils aient pu lui faire du tort, puisque, là encore, ce qui la compromet, elle fait mine de le reconnaître dans sa dignité, et en fait, ici, un objet de sympathie et, là, une source d'inspiration. Quand MLP cite Lacan, elle prétend le gober.

User des semblants

Rien de cela n'est tout à fait surprenant si l'on songe à la façon dont le Front use des semblants qu'il confond trop résolument avec les faux-semblants. Ainsi Gilbert Collard, interrogé sur les ondes quelques jours avant le congrès du Front National en mars dernier, prétendait que le FN n'était plus raciste depuis longtemps, que la page Jean-Marie Le Pen était tournée. Si cette image lui collait à la peau, c'était l'œuvre de ces ringards qui voulaient à toute force diaboliser le parti d'extrême-droite. La journaliste pourtant revient à la charge l'interrogeant sur la pertinence d'une invitation faite à Steeve Banon (ancien conseiller de Donald Trump réputé pour son racisme virulent) à ce congrès. Et voilà l'avocat, toute honte bue et ayant manifestement réponse à tout, concédant d'abord qu'il n'approuvait pas sa venue au congrès, puis invoquant « la dialectique et l'intelligence du discours », parvient à soutenir : « Je peux dire à un raciste qu'il est immonde, mais faut-il encore que je le voie pour le lui dire » (2). Puis l'avocat de s'indigner contre « la congrégation des enfermés » que la journaliste était supposée créer par sa question !

On en rirait si le FN n'allait bon train et l'Europe ne se laissait gagner par l'extrême droite. Gilbert Collard parle comme l'autre cite. On peut tout dire, dire n'importe quoi, pourvu que la conviction y soit. Elle compensera l'indigence ou la vanité du propos. L'énonciation est bien là, mais elle est seule à soutenir une proposition qui défie la logique et fait fi de la décence comme du réel (justement), réel qu'aucune vérité n'indexe plus.

Le FN et Marion changent de nom

Le Front National n'est plus. Le parti change de nom. Le Rassemblement National le remplace utilement. Marine garde cependant le nom de son père. Le signifiant FN disparaît, mais le signifiant Le Pen, lui, perdure. Ce nom qui s'obstine manifeste un choix : celui de ne pas abandonner le nom du fondateur de son Parti. Comme femme vivant maritalement, elle aurait pourtant pu effacer ce nom, le faire oublier, à peu de frais. D'autant qu'elle a l'art d'effacer ce qui la dérange. Elle n'en fait rien pourtant, et garde le nom de son père, sans doute pour continuer à lui rendre l'hommage paradoxal que l'on sait.

Mais à la troisième génération, la nièce Marion fait moins de manières pour effacer le nom qui l'a portée en politique. Cette femme, dont Steeve Banon peut dire qu'« elle n'est pas simplement une étoile montante en France, [mais] l'une des personnes les plus impressionnantes au monde », s'est débarrassée du Le Pen qui composait son nom.

Au terme de la soustraction, il reste à Marion le seul nom de Maréchal. L'équivoque fait bien sûr résonner un signifiant lesté d'un poids certain – au moins aux oreilles de ceux qui ont un peu de mémoire et d'histoire. À effacer un nom, on fait mieux saillir l'autre, comme pour attester qu'on ne se débarrasse pas de ses origines politiques sans en forcer le trait. Ou pour le dire avec Lacan : ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. Et ça promet de cogner dur.

1 : Et spécialement celui qui se tenait à la mutualité le 18 avril 2017 et auquel M. Chatillon menaçait de se rendre pour en découdre.

2 : Cf. interview de G. Collard, *France info*, 10 mars 2018, (aux alentours de 23 minutes 30), à retrouver [ici](#)

